





Théodule Ribot,
Autoportrait,
vers 1880,
huile sur toile,
41 x 28,5 cm.

Théodule Ribot

(Saint-Nicolas-d'Attez 1823 – 1891 Colombes)

Autoportrait

Fils d'un ingénieur civil, Théodule Ribot se livre dans sa jeunesse à l'exécution de dessins géométriques et linéaires avant de se rendre à Paris en 1845. Dans la capitale, il devient l'élève du peintre Auguste-Barthélemy Glaize (1807-1893). Intéressé par tout ce qui l'entoure, il excelle dans la représentation de scènes d'intérieur, de natures mortes et de portraits. Dans ses œuvres, il met en scène le monde du travail, dont Champfleury et Jules-Antoine Castagnary font l'éloge : les travailleurs des villes et des campagnes, les cuisinières, les artisans de cabaret. Il devient ainsi une figure majeure du courant réaliste impulsé par Gustave Courbet au début des années 1850. Alors que des artistes de la jeune génération, notamment Henri Fantin-Latour, Antoine Vollon, James Abbott McNeill Whistler et François Bonvin, apprécient son travail, Ribot essuie plusieurs refus au Salon, les thèmes de ses toiles étant

jugés triviaux comparés à ceux de la peinture historique et mythologique¹. En 1859, il participe à l'exposition organisée pour les refusés du Salon dans l'atelier de François Bonvin. Alors qu'il reçoit, tout au long des années 1860, le soutien de l'État pour ses compositions religieuses, il se fait connaître au Salon à partir de 1861 pour ses représentations de marmitons qui suscitent de nombreuses critiques élogieuses.

Vieillissant, Ribot s'est à plusieurs reprises livré à l'exercice de l'autoportrait peint ou dessiné. Notre œuvre, réalisée à la fin de sa carrière, est une étude pour un *Autoportrait*, aujourd'hui non localisé (ill. 1). Dans cette effigie, l'artiste représente son visage décharné sans concession. Il renonce complètement à l'anecdote et aux accessoires qui

1. Colleen Denney, « Exhibitions in Artists' Studios : François Bonvin's 1859 Salon des Refusés », *Gazette des Beaux-Arts*, septembre 1993, t. CXXII, n° 1496, pp. 97-108.



ill. 1 : Théodule Ribot,
Autoportrait,
huile sur toile,
dimensions inconnues,
localisation actuelle inconnue.



ill. 2 : Ferdinand Mulnier,
Théodule Ribot,
vers 1880,
épreuve photomécanique,
Paris, musée d'Orsay.



ill. 3 : Théodule Ribot,
Autoportrait,
vers 1887-1890,
huile sur toile,
73,5 x 60 cm,
signé (en bas à droite) : « t. Ribot »,
Lille, palais des Beaux-Arts.

accompagnent habituellement la figure du peintre afin de donner à l'œuvre une implacable efficacité formelle, Ribot s'étant mis en scène en buste, de trois quarts, regardant le spectateur. En se représentant avec son béret de velours et ses imposantes moustaches – qu'il arbore sur la fameuse photographie de Ferdinand Mulnier (ill. 2) publiée dans *La Galerie contemporaine des illustrations françaises* – Ribot privilégie son identité d'« homme » à celle de peintre.

Dans l'*Autoportrait* de Lille (ill. 3), l'artiste confirme son désintérêt pour l'idéalisation de son image de peintre en se représentant comme « un vieux soldat de la Ligue, ou quelque routier traîneur de rapière, autrefois rencontré et peint par Rembrandt² ». Le pinceau que l'on distingue dans la partie inférieure de la toile devient un détail de peu d'importance, car l'artiste transcende la figuration des désagréments de la vieillesse – les lunettes, la main ridée qui tient le pinceau – en un hommage poétique à la peinture de ses maîtres de prédilection³, notamment

José de Ribera, Diego Velázquez et Bartolomé Esteban Murillo.

Comme les maîtres espagnols et hollandais, tel Rembrandt, Ribot consacre une part importante de son travail au portrait. Son sens de l'observation et sa volonté de donner à voir ses contemporains dans toute leur diversité transparaissent dans ses portraits à l'audace remarquable, notamment *Les Philosophes* (ill. 4) et *Le Peintre de céramique*.



ill. 4 : Théodule Ribot,
Les Philosophes,
1869,
huile sur toile,
102 x 89 cm,
signé (en bas à droite) : « t. Ribot »,
Saint-Omer, musée de l'Hôtel Sandelin.

2. Hugues Le Roux, « La vie à Paris », *Le Temps*, n° 13133, 17 mai 1897.

3. *Théodule Ribot (1823-1891). Une délicate obscurité*, dir Michaële Liénart (cat. exp., Toulouse, musée des Augustins, 16 octobre 2021-10 janvier 2022 ; musée des Beaux-Arts de Marseille, 10 février-15 mai 2022 ; musée des Beaux-Arts de Caen, 11 juin-2 octobre 2022), Paris, Lineart éditions, 2021, p. 54.

Si Velázquez apporte à Ribot la maîtrise des dégradés visibles dans la transition entre le fond et le costume du sujet, Ribera lui apprend à faire naître l'émotion de sa composition aux clairs-obscurs intenses. Avec une économie de moyens et une audace, comparable à celle dont il fait preuve dans le tableau intitulé *Crâne de mouton* (ill. 5), notre portrait est peint à coups de pinceau ciselés et griffés. Les petites touches de peinture blanche, qui illuminent les yeux ténébreux et profonds

de notre sexagénaire, donnent tout son sens à la fameuse formule de Ribot « l'œil fait vivre le visage ». La brosse, qui étale hardiment la peinture rose et blanche, confère relief et monumentalité à la composition : la « rage du noir » de Ribot citée par Edmond About est ainsi apaisée.

Carola Scisci

ill. 5 : Théodule Ribot,
Crâne de mouton,
vers 1855-1865,
huile sur toile,
37,5 x 46 cm,
signé (en bas à gauche à la pointe sèche) : « t. Ribot »,
Beauvais, MUDO – musée de l'Oise.

